

DU MONDE ENTIER

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

AU FOND DES ANNÉES PASSÉES

ROMAN
TRADUIT DU DANOIS
PAR ALAIN GNAEDIG



nrf

GALLIMARD

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

AU FOND DES ANNÉES PASSÉES

roman

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

nrf

GALLIMARD

Elle était là, dans un rayon de soleil, les yeux fermés. Quelques spectateurs passaient par les doubles portes du cinéma ouvertes sur la rue. Derrière elles, on devinait les rangées de fauteuils rembourrés et l'éclairage tamisé de la salle. Elle avait les mains derrière le dos, elle était grande. Elle ne portait pas de manteau, bien que l'automne ait commencé. J'espérais qu'elle attendait la prochaine séance, elle aussi. Le cinéma est toujours là, mais les tickets ne sont plus imprimés sur des rouleaux de papier, avec des dentelures en haut et en bas, et avec la dame du guichet qui les déchirait avant de les pousser sous la vitre. Je n'ai vu l'inconnue nulle part lorsque j'ai trouvé ma place. Peu après, les lumières se sont éteintes. Derrière les plis transparents du rideau se tenaient trois jeunes femmes de profil, vêtues d'une veste d'uniforme rouge et d'une minijupe. L'une après l'autre, elles ont levé leur trompette pour entonner l'air des publicités de Dansk Reklamefilm. J'avais déjà du mal à me souvenir de ses traits, comme si la lumière du soleil qui tombait sur son visage l'avait surexposé dans ma mémoire.

C'était un samedi, et quand je suis sorti, le crépuscule grouillait de silhouettes. Ma vie ne faisait encore que commencer, et aujourd'hui je n'ai plus qu'une vision floue du jeune homme que j'étais jadis par-delà toutes ces années. Il s'est peut-être rendu à la

gare d'Østerport pour prendre le train de banlieue vers Svanemøllen, mais il a peut-être aussi décidé de continuer à pied. Dans ce cas, il est passé devant l'ambassade américaine et les Lacs, où le ciel du soir se reflétait à cet instant dans les arbres le long des rives. Bien des choses changent, mais il y en a encore plus qui ne changent pas. Trianglen, la place au bout d'Østerbrogade, le kiosque ovale avec la publicité du journal *B.T.* sur le toit de cuivre bombé. Savoir que Strandvejen attend au bout de la rue, derrière la tour Tuborg et la bouteille de bière géante. Si je devais tracer mes déplacements quotidiens sur un plan de la ville à l'époque, mon stylo-bille ferait un trou bleu et étroit dans le papier, tant le rayon de mes déplacements était limité. Pourtant, j'avais l'impression d'être en train de conquérir le monde. J'habitais un studio au rez-de-chaussée qui donnait sur la voie de chemin de fer, près de la gare de Svanemøllen. Les stores étaient presque toujours baissés. Une ligne de bus avait son terminus au bord du trottoir, et les passagers pouvaient voir chez moi lorsqu'ils attendaient que le chauffeur démarre le moteur. Un samedi d'automne, j'ai probablement dormi jusqu'au petit matin. J'entendais le ronronnement du diesel du bus de l'autre côté du rideau et, en arrière-plan, les notes prolongées des cornes de brume des bateaux sur l'Øresund. Parfois, je descendais jusqu'au port de plaisance. Le brouillard dissipait toutes les distances et désintégrait même le colosse de briques qu'était la centrale thermique de Svanemølle. Derrière le mur de brume se trouvaient la Suède, la mer Baltique, la Lituanie, l'Union soviétique. Dans le vide gris-blanc, la menace se faisait étrangement plus présente, comme si les rampes de lancement des missiles balistiques à moyenne portée se trouvaient juste derrière l'épais voile de vapeur d'eau.

Les cours du département étaient ouverts au public et il n'était pas rare que des visiteurs extérieurs viennent dans les salles qui donnaient sur une arrière-cour de Købmagergade. Nous les appelions les touristes, car nous supposions que ces visiteurs étaient attirés par la philosophie parce qu'ils espéraient naïvement recevoir une dose de sagesse. Le professeur d'épistémologie était un homme grand et maladroit, à la barbe fournie et aux manches de chemise flottantes. Il a levé les yeux et hésité un instant lorsqu'elle est entrée quelques minutes après qu'il eut commencé. Cette fois-ci, elle portait un manteau de cuir vert foncé usé. Elle a gardé son manteau et s'est assise en diagonale derrière moi. Il a continué son exposé sur Rudolf Carnap et le positivisme logique, et je me suis retourné plusieurs fois pour jeter un coup d'œil sur elle. Elle était assise les bras croisés, immobile, apparemment concentrée à comprendre la distinction entre les énoncés analytiques et synthétiques. Cela ne manquait pas d'assurance d'arriver ainsi en retard alors qu'elle n'était même pas inscrite au département. Il m'a paru incompréhensible que le hasard l'ait conduite à franchir précisément cette porte de Købmagergade et à entrer dans la salle de cours la plus reculée. Tandis que j'essayais de suivre, troublé par sa présence improbable juste en dehors de mon champ de vision, c'était comme si j'avais pensé à elle depuis ce samedi de septembre. J'avais tort de croire que je l'avais oubliée, mais je faisais déjà trop de cas du fait qu'elle était réapparue. En réalité, il n'est pas rare qu'un visage se détache du flux embrouillé de la journée et que, pendant une fraction de seconde, je me souviennne l'avoir déjà vu quelque part.

Ses yeux étaient gris-vert, ses paupières un peu lourdes, ce qui leur donnait une expression sceptique ou simplement endormie. Elle était légèrement avachie et assise avec la tête un peu inclinée, voûtée, les coudes appuyés sur la table qui nous séparait. Elle

portait encore son manteau vert, qui craquait lorsqu'elle bougeait. J'ai baissé les yeux pour éviter son regard qui, avec l'expression de la commissure de ses lèvres, m'a fait craindre ce qu'elle pensait de moi. Au lieu de cela, je me suis concentré sur les lignes pointillées des petites bulles qui montaient dans la bière cuivrée dans les verres qui se trouvaient entre nous. Ce moment s'est figé dans mon esprit, loin dans le passé, comme un obstacle dans un ruisseau, un rocher ou une racine qui empêche l'eau de s'écouler librement et l'oblige à s'étaler. Le soleil d'automne était assez fort pour traverser les vitres teintées du Long John. Le pub était à côté de l'université, il a fermé il y a de nombreuses années, et cela fait tout aussi longtemps que le département de philosophie a déménagé.

Je m'étais tourné vers elle à la fin du cours et l'avais saluée comme si nous nous connaissions. Elle a peut-être pensé qu'il s'agissait d'un geste social pour lui souhaiter la bienvenue dans le groupe lorsque j'ai proposé que nous prenions une bière. Je lui ai dit que je l'avais vue devant le cinéma Grand. Elle n'a pas semblé surprise de se retrouver en face de moi dans un pub. La conversation a coulé facilement. Elle n'était pas inscrite à l'université, mais je pouvais dire qu'elle avait plus que mis le nez dans la philosophie. Elle avait lu Kierkegaard, pas moi. Je n'arrivais pas à savoir si elle se vantait ou si elle était simplement en train de parler avec lyrisme de *La Maladie à la mort*, et j'ai essayé de la suivre, même si je m'aventurais sur un terrain glissant. J'ai dit que c'était Sartre qui avait découvert Kierkegaard l'existentialiste, alors que nous le lisions encore au Danemark comme une sorte de piétiste. Elle a approuvé en secouant gaiement la tête, Kierkegaard n'était rien sans sa foi. J'ai dit que Kierkegaard n'avait fait qu'entraver Hegel et appliquer sa dialectique à son propre drame intérieur, alors que Marx avait trouvé quelque chose d'intelligent à en faire. Marx ? Elle

a souri à nouveau, cette fois-ci presque avec pitié. J'ai dit qu'il y avait un monde en dehors des tracasseries de l'existence avec elle-même, un monde d'injustice et de lutte des classes. Elle s'est contentée de me regarder. Manifestement, elle ne s'intéressait pas à la politique, pourtant, elle n'avait pas du tout l'air d'une bourgeoise.

Elle venait de rentrer de Boston, où elle avait apparemment vécu longtemps. Elle a parlé de *High School*. Je me suis dit qu'elle avait été américanisée, ce qui expliquait sans doute son imperméabilité au matérialisme dialectique, mais d'un autre côté, elle n'avait pas l'air d'une capitaliste avec ses cheveux ébouriffés et son vieux manteau en cuir. Elle me provoquait, et j'entendais tout le ridicule dans mon ton quand j'ai expliqué qu'il n'y avait pas de liberté sans justice. Elle m'a fait me sentir étranger à moi-même. Si elle devait choisir entre la justice et la liberté, elle choisissait la liberté. J'ai répondu que c'était une imposture idéologique bourgeoise d'opposer ainsi la justice et la liberté comme si c'était l'une ou l'autre. Les coins de ses lèvres ont tressailli, elle devait partir, et elle était déjà en train de se lever. Elle s'est moquée de mon air déçu. Elle a dit que je pouvais lui donner mon numéro. Je l'ai écrit sur un sous-bock. Elle a regardé les chiffres comme s'il s'agissait d'un message, puis elle a mis le sous-bock dans sa poche. Un message à propos de quoi ? Je ne sais pas. J'espérais juste qu'elle appellerait. Elle m'avait troublé et je me suis rendu compte que je voulais être troublé. Peu après, alors que je passais devant la Rundetårn au milieu des piétons qui allaient vers Nørreport, je me suis dit qu'elle m'avait peut-être demandé mon numéro uniquement pour m'empêcher de lui demander le sien. Le plus probable, c'était qu'elle avait jeté le sous-bock dans la première poubelle qu'elle avait croisée. Je n'ai pas pu me retenir de regarder les bancs de Kultorvet flanqués de poubelles municipales. Cela m'agaçait et je me suis souvenu qu'il y avait quelque chose de

décadent dans son look bohème combiné à l'absence de conscience politique. Justice et liberté. Alors que j'étais en train d'écrire devant mon rideau blanc, je me sentais parfois envahi par la culpabilité. Les opprimés du monde et leurs combats justes me donnaient l'impression de faire l'école buissonnière. Dans mon petit cercle d'amis, ils avaient un ambassadeur infatigable.

Hans-Georg était originaire du Schleswig du Nord, on pouvait l'entendre à son accent, dans ses consonnes et dans le côté traînant de sa façon de parler. Il était un peu plus âgé que moi. Lorsque je l'ai rencontré, il était en deuxième année. Il n'était pas très grand, avec des cheveux longs et gras et une barbe clairsemée. Ses dents tachées par le tabac rentraient vers l'intérieur de sa bouche. Quand il souriait, il me faisait penser à un petit prédateur maigre et rapide. C'était la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée, membre d'un parti d'extrême gauche dont les cinq ou six initiales de l'abréviation commençaient par K et se terminaient par m-l. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il me voulait comme ami. On aurait dit que Hans-Georg avait décidé de me convertir à la révolution et à la dictature du prolétariat. Pour que je prenne conscience de mon rôle d'intellectuel dans le processus historique nécessaire. À ses yeux, j'étais un exemple typique du reflet idéologique du capitalisme tardif, mais je n'étais pas un cas désespéré, si seulement je pouvais me libérer de mon individualisme petit-bourgeois et me laisser mobiliser pour la lutte des classes. Pour ma défense, j'avais croassé que, puisque ma conscience était un produit de la relation entre les forces productives et les rapports de production, je ne pouvais pas en être conscient moi-même. Il a ri avec ses dents tordues de mes sophismes bourgeois. J'étais un bourgeois, c'était son atout, je n'avais aucune notion de dialectique.

Hans-Georg était mon gourou. Tout en lui, même son apparence négligée et son hygiène défailante, m'apparaissait comme des exemples de sa volonté d'aller jusqu'au bout. Il avait lu et compris l'histoire, et il était prêt à en assumer les conséquences. Il avait plus ou moins abandonné l'université pour se consacrer à l'activité politique, il vivait à différentes adresses chez des amis ou s'invitait dans des collectifs. Je n'ai pas pu déterminer si c'était parce qu'il n'avait pas les moyens de payer son propre loyer ou si, comme il le laissait entendre, il se mouvait vraiment à la limite de la légalité. Il préférait que l'on se rencontre dehors, été comme hiver, probablement parce qu'il évitait ainsi de s'asseoir dans un pub et d'être celui qui devait bien finir par payer une tournée. Nous faisions de longues promenades en ville, parfois, nous achetions des bières et nous nous asseyions dans un parc. Assis sur notre banc, nous devions avoir l'air de deux clochards déconnectés du monde pratique qui nous entourait, où les gens allaient au travail et rentraient chez eux, et se croisaient pour faire leurs courses et vaquer à leurs occupations. Les façades de la ville et la circulation étaient réduites à une toile de fond pour nos longues conversations sur les forces sous-jacentes qui gouvernaient et façonnaient la réalité. Hans-Georg ne lâchait jamais la dialectique, même lorsque nous étions censés nous détendre, boire quelques bières et peut-être rencontrer des filles. Je me souviens d'une soirée au centre culturel Huset, dans Magstræde, où jouait un groupe de salsa. Nous, on dansait comme des fous, tandis que lui restait tout seul, sa bouteille de bière serrée contre la poitrine, la tête penchée, comme s'il évaluait la nature prolétarienne des rythmes qui nous faisaient transpirer.

Dire que je l'admirais serait une litote. Je m'identifiais à son regard sur moi comme à une forme de ruse dialectique visant à me

catapulter hors de ma fausse conscience. Non pas pour me libérer d'une auto-réalisation petite-bourgeoise, qui ne ferait que me maintenir dans le rôle de l'idiot spirituel de la société de consommation, mais pour me libérer des illusions qui m'empêchaient de reconnaître la nécessité historique. Hans-Georg le savait. Il avait acquis la conviction que la lutte anti-impérialiste au niveau mondial devait primer sur la lutte des classes dans la partie riche du monde. Cet automne-là, il venait de rentrer chez lui après un mois passé dans un camp d'entraînement palestinien. Il n'a même pas voulu me dire dans quel pays du Moyen-Orient il s'était rendu, et il était généralement très secret. Je savais qu'il fréquentait également des personnes portant des noms arabes à Copenhague. Aller jusqu'au bout. J'essaie de me souvenir de ce que je pensais. La vérité, c'est que je ne pensais pas tant à la libération des peuples opprimés ni à une société plus juste. Ce n'était pas vraiment un monde meilleur que j'envisageais, mais une meilleure version de moi-même. Je me souviens d'un sentiment de retard. J'attendais impatiemment d'arriver, j'étais toujours en chemin. Je me souviens d'avoir eu l'impression de ne pas être assez sévère dans mon autocritique.

Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'il pouvait s'agir d'elle lorsque le téléphone a sonné un après-midi. Au moins deux semaines s'étaient écoulées. J'avais presque cessé de penser à elle et à la coïncidence que la fille du cinéma Grand avait fait son apparition à un cours sur le positivisme logique. Anna Secher. Elle a dit son nom comme si j'étais une administration. Je n'ai rien trouvé à répondre. Elle m'a demandé si j'avais envie de lui rendre visite. J'ai cru l'entendre sourire. J'ai eu l'impression d'être convoqué lorsqu'elle m'a donné l'adresse. Howitzvej à Frederiksberg. Je m'y suis rendu à vélo le lendemain. Cette partie de la ville m'était encore assez inconnue, et

je me suis trompé de chemin deux ou trois fois. Un immeuble du début du siècle avec des lambris dans l'escalier, imposant, mais pas très bien entretenu. Je n'étais pas sûr que la sonnette fonctionne, mais on m'a ouvert. Des yeux verts, des paupières tombantes. Des plis aux coins des lèvres qui donnaient au sourire une expression rusée. Elle portait une longue robe indienne et elle était pieds nus. Je pense que je mentionne la robe parce que les vêtements hippies étaient déjà démodés à l'époque. Tout dans l'appartement chichement meublé semblait passé, comme s'il avait hiverné, les lampes à pied, les motifs imprimés des rideaux, les meubles en teck au revêtement usé, comme si on avait laissé le temps s'écouler. Des cartons de déménagement étaient empilés le long d'un mur. L'appartement semblait grand. D'un bow-window du salon, on pouvait voir le palais de justice, l'église et la caserne de pompiers de l'autre côté de la rue. J'étais assis sur le canapé, elle s'était installée dans un fauteuil. C'était donc là qu'elle vivait ? Toutes les informations venaient comme si elle retenait tout ce qui était de l'ordre du superflu et du fortuit parce que cela n'avait pas grand-chose à voir avec elle. Elle vivait avec son père, un physicien qui travaillait à l'institut Niels-Bohr. Ils étaient rentrés au Danemark à la fin de l'été et avaient à peine eu le temps de défaire leurs valises. Son père avait été professeur invité à Harvard. On aurait dit qu'elle faisait de son mieux pour minimiser les faits et paraître elle-même peu impressionnée. Ils avaient passé quatre ans là-bas, et laissé sa mère aux États-Unis. Les coins de la bouche d'Anna se sont légèrement crispés. Ce n'était sans doute pas tout à fait exact de présenter la chose ainsi, sa mère avait filé avec un collègue de son père. Mes parents vivaient-ils ensemble ? Si ma réponse lui a fait penser que nous avions quelque chose en commun, elle ne l'a pas montré.

Nous nous sommes promenés dans le jardin de l'Institut agronomique. La conversation avait depuis longtemps dépassé le stade de l'échange d'informations biographiques. Nous n'étions pas non plus si vieux que ça pour qu'il y ait tant de choses à raconter. Nous avons discuté de livres, de films et de musique, elle avait lu beaucoup plus que moi, elle en savait davantage que moi, et elle n'était pas marquée par la dureté de l'enseignement de l'époque. Dès cet après-midi-là, j'ai eu le sentiment de trahir Hans-Georg. Le plus troublant, c'est qu'il m'était si facile de le lâcher. Nous avons suivi les sentiers entre les arbres exotiques, nous avons regardé la lumière sur l'eau. Elle a parlé d'Omar Khayyam, de Paul Celan, de Georg Trakl, d'Anaïs Nin, de Marguerite Duras. Je n'avais lu aucun d'entre eux et je me suis senti petit. J'ai essayé Pablo Neruda, mais cela n'a rien changé. Elle n'avait pas lu Marx et n'avait jamais rêvé de le faire. Cela l'a fait rire. Je n'ai jamais pu m'habituer à son rire soudain, comme si le sujet très sérieux dont nous parlions à l'instant n'était finalement qu'une blague. Une tentative baroque et inadéquate, fondamentalement ridicule, de capturer ce qui, de toute façon, ne peut être exprimé par des concepts. Me sentais-je vraiment obligé d'endosser ainsi la responsabilité du monde entier ? C'était la première fois que je me voyais à travers les yeux d'Anna. De l'extérieur, nous n'étions que des individus fragiles et quelconques qui passaient entre un cèdre du Liban et un pin du Japon, voilà comment Hans-Georg nous aurait décrits, comme des grains presque insignifiants poussés çà et là par les glaciers écrasants de l'Histoire. Cependant, il aurait fait une exception pour son propre point de vue privilégié, il l'aurait extrait du corps-à-corps dialectique, comme s'il voyait tout depuis une sorte de tour de contrôle et observait la marche de l'Histoire vers le paradis où le pouvoir serait absent. Anna m'a fait descendre de sa tour. On pouvait également s'asseoir

sur un banc et regarder passer les gens, les chiens, ses propres lubies plus ou moins stupides. Certains sont fauchés, d'autres sont géniaux, certains s'envoient en l'air, d'autres mordent la poussière, et qui a promis qu'il y aurait une justice ? Je lui ai demandé quels étaient ses projets d'avenir. Elle a fermé les yeux dans le soleil du soir comme si c'était la chose la plus stupide qu'elle avait entendue depuis longtemps. La seule chose dont j'étais sûr, c'est que je voulais caresser ses cheveux, sa joue, son genou. Elle s'est caché les yeux d'une main et m'a regardé pendant une seconde. Quant à l'avenir, elle était invitée à une fête à Nørrebro. Est-ce que je voulais venir avec elle ?

Nos ombres étaient absurdemment longues sur la piste cyclable, les magasins fermaient, la circulation faiblissait. Cela me rendait la ville à nouveau étrangère de rouler derrière Anna Secher, bien droite sur son vélo bringuebalant, avec ses mollets bruns sous le bas de sa robe qu'elle avait serrée autour des poignées pour ne pas la coincer dans la chaîne. Elle allait partout avec une indépendance pleine de liberté et de curiosité, comme si tout cela n'avait rien à voir avec elle, mais que cela pouvait être assez marrant d'y fouiner. Elle utilisait beaucoup ce mot, marrant, dans des contextes tout à fait inattendus. Sur le moment, j'ai pensé que son style cosmopolite était dû au fait qu'elle avait vécu aux États-Unis. Plus tard, elle m'a confié que Boston avait été un endroit plus provincial que Copenhague. Elle connaissait notre ville mieux que moi, les raccourcis dans le labyrinthe des immeubles de l'autre côté d'Ågade et de Bispeengbuen, ces puits de rue étroits que nous traversons maintenant dans le soir bleu. Elle avait grandi par ici, tandis que j'avais traîné dans les rues résidentielles de banlieue. Nous avons traversé le cimetière d'Assistens, elle n'a pas ralenti sur les chemins entre les vieilles tombes, mais elle a soudain freiné devant la grille

qui entourait une tombe familiale. Un rosier entourait les pierres tombales en grès. « Il est enterré là, a-t-elle dit en pliant une tige du rosier pour en humer les fleurs. Kierkegaard, a-t-elle ajouté d'un air professoral. Tu crois en Dieu ? » J'ai dit que non. « Il a dit que c'était notre devoir. » Elle a lâché la rose. « C'est pour ça que nous sommes des pécheurs. » Elle a souri, j'ai voulu lui demander ce qu'elle voulait dire, mais elle a déclaré qu'elle avait faim. Nous avons trouvé un fast-food dans Nørrebrogade. Les lampadaires ont été allumés dehors et nous sommes passés d'un sujet à l'autre, comme si nous étions impatients de savoir s'il y avait une limite à ce dont nous pouvions parler. « Comme nous sommes différents ! » s'est-elle exclamée gaiement. Ma déception a été comme le courant d'air froid autour de mes chevilles chaque fois que quelqu'un ouvrait la porte de la gargote à l'éclairage tapageur. Je me suis rendu compte que j'aurais aimé qu'elle dise le contraire. « Mais tu es plus souple que tu n'en as l'air. Dis-moi, tu ne penses quand même pas que j'ai une case en moins, hein ? » C'était la première fois que je sentais quelque chose de vulnérable sous son air supérieur. J'ai souri sans répondre pour la tourmenter un peu. C'était aussi la première fois que j'avais l'impression d'avoir le dessus.

Nous avons acheté des bières dans un kiosque. Il y avait déjà beaucoup de monde quand nous sommes arrivés. Nous n'avons jamais su qui vivait dans cet appartement délabré. À part une fille qu'Anna a serrée dans ses bras, je pense qu'elle ne connaissait personne. Je ne peux pas dire non plus que nous ayons déployé de grands efforts pour faire connaissance avec les autres. La fille à qui Anna avait parlé dansait avec un type qui portait un blouson de moto noir. Anna et moi étions assis par terre dans un coin. La musique était si forte que nous devions crier, et c'était épuisant de hurler à tue-tête pour partager nos choses préférées. C'est seulement

lorsqu'elle me l'a crié pour la troisième fois que j'ai compris qu'elle voulait danser. Nous nous cognions sans cesse aux autres et Anna est devenue assez impopulaire lorsqu'elle a accidentellement poussé un type qui reniflait des rails sur le rebord de la fenêtre. Lorsqu'on a passé un slow, elle m'a pris par la taille et m'a serrée contre elle. Par une porte entrouverte, j'ai vu son amie allongée sur un lit en train de bécoter le type au blouson de cuir. Nous n'étions que des corps. Je me souviens d'en avoir pris conscience au fur et à mesure que la soirée avançait. Tout en Anna était pétillant d'esprit, de vivacité, d'humour, et pourtant nous n'étions que deux corps serrés l'un contre l'autre. Elle s'est libérée, m'a pris la main et m'a tiré hors de l'appartement bruyant et bondé. En descendant l'escalier, nous avons croisé des gens qui se rendaient à la fête. Elle s'est arrêtée sur un palier lorsque la lumière s'est éteinte et m'a demandé à voix basse de l'embrasser.

Nous sommes toujours là, tout au fond des années passées. J'ai perdu le lien avec qui j'étais, tout comme j'ai perdu le contact avec Anna, mais nous sommes là, complètement silencieux dans l'obscurité, complètement étrangers l'un à l'autre, complètement proches. Les mots ne peuvent pas atteindre le fond, la langue est au mieux un sonar, mais il y a quelque chose là-dessous, il y a quelque chose sous la masse du passé. La surprise de la vieillesse, c'est que l'on ne s'alourdit pas avec les ans, comme on le pensait quand on attendait que l'histoire commence. Celui que l'on était jadis aurait été déçu par celui que l'on est devenu, mais heureusement on a oublié son jeune moi. Il reste tout au fond et il nous regarde filer à travers le temps, vers le grand miroir d'argent de la surface. Il ne connaît pas le sentiment croissant de légèreté et de libération, on l'éprouve seulement lorsque l'on s'approche du miroir, aspiré par la

lumière, et que l'on réalise que ce que l'on est devenu et qui l'on est n'a pas d'importance.

Quand je me suis réveillé, je ne savais pas où j'étais. Un mur blanc dans la cour projetait un éclat doré dans la chambre inconnue. Elle était encore nue quand elle est entrée. « Mon père est allé à la boulangerie », a-t-elle dit d'une voix enrouée en posant un plateau sur le sol, à côté du lit. Elle s'est assise sur le bord du lit et m'a caressé doucement la joue. La lumière du soleil jouait dans ses cheveux comme s'ils étaient en feu. Son visage endormi s'est approché du mien, de sorte que ses traits se sont effacés pour ne laisser place qu'à la douceur. « Ne t'inquiète pas, a-t-elle ajouté avec un sourire, il était parti quand je me suis levée. » Nous nous sommes installés sur le lit et avons mangé les brioches aux graines de pavot. Son père a dû voir ma veste accrochée au portemanteau de l'entrée et s'est dit qu'il ferait mieux d'en acheter un peu plus. J'ai regardé de grands dessins qui étaient fixés au mur avec du ruban adhésif. Des esquisses libres au fusain, un corps de femme assis, debout ou allongé dans le néant du papier. Je ne doutais pas que c'était elle que les lignes nerveuses et hésitantes essayaient de saisir et de figer, mais j'ai quand même posé la question. Elle m'a dit qu'elle avait rencontré l'artiste par hasard, qu'elle ne le connaissait pas vraiment, Claes Wilder. Son nom me disait-il quelque chose ?

C'est une évidence. Il n'y a pas de paradis sans serpent, mais je ne le savais pas encore. Ou bien l'ai-je pressenti quand elle a mentionné son nom avec désinvolture ce matin-là ? Je rationalise sans doute a posteriori, mais dans mon souvenir, la jalousie a pointé en même temps que la prise de conscience bouillonnante que j'avais enfin rencontré une femme avec laquelle je ne vivrais jamais assez longtemps pour m'ennuyer, avec laquelle je ne me lasserais jamais de parler, de regarder, de marcher à côté d'elle ou de la satisfaire de toutes les manières qu'elle pourrait désirer. Claes Wilder. Presque tous les soirs de la semaine, après minuit, au Krasnapolsky ou au Dan Turèll, on pouvait le trouver au bar, entouré de ses groupies et de ses amis de la clique d'artistes connue sous le nom de *De Vilde* – Les Indomptables. Une bande vêtue de noir, composée d'hommes d'une trentaine d'années à l'allure brutale et de femmes du même âge, à la bouche dure et aux yeux marqués par un maquillage théâtral. C'était comme observer un système de planètes, chacune avec ses lunes et ses satellites. Le soleil n'était pas une personne, mais l'idée même de la nouveauté, de l'innovation, du champ de force chauffé à blanc et irradiant, que l'on nomme également l'esprit du temps. Il s'agissait avant tout d'en être. Autour de l'orbite des planètes et des lunes magiques, c'est tout un halo ordinaire de curieux impressionnés qui s'est formé. Tout le monde connaissait quelqu'un qui connaissait Claes Wilder. J'aurais dû être enthousiaste. « Ne t'inquiète pas, je ne sors pas avec lui », a ajouté Anna. Elle m'a accompagné dans le couloir. Elle m'a dit : « Merci pour tout. » Cela m'a rendu triste, et je n'ai même pas compris pourquoi. « J'espère qu'on va se revoir », a-t-elle ajouté. Alors que je pédalais vers l'est dans Jagtvej, je me suis demandé pourquoi je ne m'étais pas senti plus heureux quand elle m'avait dit qu'elle espérait me revoir. Lorsque j'avais enfourché mon vélo, j'avais songé que ces

mots pouvaient être perçus comme une simple formule de politesse, car personne ne considère rien comme acquis. À une époque où l'on baise comme on veut, que l'on se connaisse ou non, et sans promesse de répétition ou de quoi que ce soit d'autre que du sexe, c'est juste de la courtoisie, par pudeur, que d'exprimer le souhait de se revoir une autre fois.

J'ai essayé de travailler en rentrant à la maison, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je voulais sortir, mais je n'osais pas de peur qu'elle m'appelle. J'étais persuadé que ce serait une mauvaise idée de l'appeler moi-même. Finalement, je suis allé marcher jusqu'au port de plaisance, la même promenade que je faisais si souvent. Le vent s'était levé, les étraves des bateaux amarrés cognaient dans la mer agitée, les cordages claquaient furieusement contre les mâts. Bientôt, ils seraient ramenés à terre et les pontons de planches resteraient comme des bras tendus dans le bassin vide du port. J'ai marché jusqu'à la jetée du chenal d'entrée et je me suis appuyé contre le phare. J'ai regardé fixement les murs de la centrale thermique de Svanemølle et les grands réservoirs de l'autre côté du port. Elle n'a pas paru surprise lorsque j'ai appelé le lendemain. Le ton de sa voix était accueillant, mais pas du tout affectueux.

Quand j'ai essayé de lui dire que cela avait été une soirée particulière pour moi, elle a répondu par un « hmm » prolongé. Le même son affirmatif et trop manifestement empathique émis par un psychologue lorsque l'on vide son cœur. Je lui ai demandé si elle faisait quelque chose, elle a hésité un peu, ce soir, ce n'était pas possible. Elle a dû entendre ma déception, car elle s'est empressée de me dire qu'elle m'appellerait lundi. Je lui ai dit qu'elle pouvait m'appeler quand ça lui plaisait, sachant que ma dignité ne tenait qu'à un fil ténu. « Je t'appellerai lundi », a-t-elle répété.

Couverture

Titre

I

Elle était là, dans un...

Quand je me suis réveillé,...

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :
FRA I NAT SOVER JEG PÅ TAGET

© *Jens Christian Grøndahl, 2022.*
© *Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.*

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SILENCE EN OCTOBRE, 1999 (Folio n° 5283)
BRUITS DU CŒUR, 2002 (Folio n° 3979)
VIRGINIA, 2004 (Folio n° 4432)
SOUS UN AUTRE JOUR, 2005 (Folio n° 4495)
PIAZZA BUCAREST, 2007 (Folio n° 4797)
LES MAINS ROUGES, 2009 (Folio n° 5208)
QUATRE JOURS EN MARS, 2011 (Folio n° 5494)
LES COMPLÉMENTAIRES, 2013 (Folio n° 5888)
LES PORTES DE FER, 2015 (Folio n° 6391)
QUELLE N'EST PAS MA JOIE, 2018 (Folio n° 6661)
L'EUROPE N'EST PAS UN LIEU, 2020 (Arcades n° 124)
LES JOURS SONT COMME L'HERBE, 2023

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

OÙ EST PARTIE NINA ?

Aux Éditions du Mercure de France

PASSAGES DE JEUNESSE

Aux Éditions Le Serpent à Plumes

ÉTÉ INDIEN

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

AU FOND DES ANNÉES PASSÉES

« Ce n'était pas un monde perdu dont je me souvenais, ces mois que nous avons passés ensemble dans les années quatre-vingt. C'était le même temps qui avait continué sa course, et avait fini par nous rattraper. »

De prime abord, la vie du narrateur semble terminée. Le diagnostic de maladie de Parkinson a d'abord été posé, puis sa femme l'a quitté. Mais un jour, au milieu d'un parc de Copenhague, il croise Anna, son amour de jeunesse, une femme libre qu'il a tant aimée autrefois. Aujourd'hui, elle ne se soucie pas de ce diagnostic, et elle l'entraîne dans le drame de sa propre vie, une histoire emblématique de notre temps, remplie d'abus de pouvoir et de trahisons.

Jens Christian Grøndahl écrit une partition subtile où au milieu des souvenirs sont exposées les problématiques les plus actuelles — qui vont de la maladie à l'égarement politique, du fossé entre les générations aux violences faites aux femmes. Une fois encore, Jens Christian Grøndahl nous éblouit par sa capacité à saisir l'esprit du temps et à montrer comment l'on peut choisir de se relever après avoir subi une chute et faire le choix de la vie.

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il est aujourd'hui l'un des auteurs danois les plus célèbres et ses livres sont traduits dans le monde entier. Ses romans parus aux Éditions Gallimard, notamment Piazza Bucarest (2007, prix Jean Monnet de littérature européenne),

Quatre jours en mars (2011), Quelle n'est pas ma joie (2018) et Les jours sont comme l'herbe (2023), lui assurent un large public en France.

Cette édition électronique du livre
Au fond des années passées de Jens Christian Grøndahl
a été réalisée le 5 juin 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073034953 – Numéro d'édition : 612726).
Code produit : U59295 – ISBN : 9782073034991.
Numéro d'édition : 612730.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).